

SCÈNE X.

M^{ME} BOUVILLON, M. DE LA BAGUENAUDIÈRE, LE DESTIN, LA RANCUNE, L'OLIVE, RAGOTIN, UN CHARRETIER.

L'OLIVE.

Quel tintamarre!

RAGOTIN.

A moi, monsieur l'Olive, à moi!

LA BAGUENAUDIÈRE, *jetant le chapeau du charretier.*
Quel bruit! Les armes bas, maraud, de par le roi!
Apprends, chétif mortel qui devant moi te couvre,
Qu'on doit à mon château même respect qu'au Louvre.

LE CHARRETIER.

Mon pauvre âne, qui vient d'expirer devant vous,
Morgoy! m'a mis l'esprit tout sens dessus dessous.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Et qui l'a fait mourir?

LE CHARRETIER.

Cet avocat sans cause.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Pourquoi?

RAGOTIN.

Mal à propos mon arme a fait la chose,
Mais c'est sans mon aveu, demandez-lui plutôt.
J'étais parti du Mans, monté sur un courtaud,
Comme un petit saint George avec cet équipage,
Sans avoir le dessein de faire aucun dommage,
Foi d'avocat. Ayant joint la troupe au faubourg,
Nous avons pris d'ici le chemin le plus court;
Tantôt caracolant devant, tantôt derrière,
Et tantôt cajolant l'une ou l'autre portière,
Faisant couler le temps, gagnant toujours pays,
En propos gaillardins, réjouissants devis,
Nous nous sommes trouvés proche votre avenue.
D'abord votre présence ayant frappé ma vue,
Pied à terre aussitôt j'ai mis avec eux tous;
Vous nous avez reçus bras dessus bras dessous.
Pour jouer en chemin de votre air amiable,
J'ai voulu remonter à cheval, c'est le diable!
En montant le matin dans ma cour bien et beau,
Je m'étais dextrement servi d'un escabeau;
Mais, en pleine campagne étant sans avantage,
La pâleur de han han m'est montée au visage.

Toutefois, prenant cœur pour cet exploit guerrier,
J'ai vaillamment porté mon pied à l'étrier;
D'une main empoignant le pommeau de la selle,
Pour porter l'autre jambe en l'autre part d'icelle,
Je me guindais en l'air quand la selle a tourné;
Au crin tout aussitôt je me suis cramponné;
Enfin, cahin-caha, j'avais monté ma bête.
La chose jusque-là n'avait rien que d'honnête;
Mais malheureusement ce maudit mousqueton,
Ayant entortillé mes jambes de son long,

S'est trouvé sur la selle, et juste entre mes fesses.
Pour m'affermir dessus, sensible à ces détresses,
Mes pieds trop courts cherchant mes étriers trop longs,
Ont fait à mon cheval sentir leurs éperons
Dans un endroit douillet où jamais la mollette
N'avait piqué cheval. Il part, marche à courbette,
Plus fort que ne voulait un quasi Phaéton
Dont le corps ne portait que sur un mousqueton.

Moi, j'ai soudain serré mes deux jambes, de crainte;
L'animal aussitôt, à cette double atteinte,
A levé le derrière, et moi je suis glissé
Aussitôt sur le col, où je me suis blessé;
Car le cheval mutin, après cette ruade,
A relevé sa tête, et fait une saccade
Qui du col sur la croupe à l'instant m'a placé.

Du maudit mousqueton toujours embarrassé,
N'y souffrant rien, il a gambadé de plus belle,
Et m'a fait un pivot du pommeau de la selle.
M'étant saisi du crin et me tenant serré,
Mon cheval galopait, quand mon arme a tiré:
Je me suis cru le coup au travers de la panse;
Mon cheval en a craint tout autant, que je pense,
Car il en a du coup si rudement bronché,
Que le maudit pommeau qui me tenait bouché,
Juste un certain endroit comme un bouchon de liège,

A mon corps chancelant n'a plus servi de siège.
Suspendu donc en l'air, un pied libre et trainant,
L'autre pour mon malheur à l'étrier tenant,
Jamais de mon trépas je ne me crus si proche.
Enfin je fais effort, et mon pied se décroche;
Lors on a vu soudain, comme un fardeau de plomb,
Corps, harnois, baudrier, épée et mousqueton,
Bandoulière, enfin bref, tout l'attirail de guerre,
Donner, non sans douleur, de compagnie à terre;
Et tout cela s'est fait, ma foi! sans vanité,
Bien plus adroitement que je n'étais monté.
A peine relevé de cette culebute,
J'avais l'esprit encore étourdi de ma chute,
Quand cet homme à plein poing est venu me charger:
M'étant senti des pieds encore pour déloger,
J'ai promptement cherché du secours dans la fuite;
Mais il s'est jusqu'ici chargé de ma conduite,
Toujours la fourche aux reins!

LE CHARRETIER.

Eh mordienne! ai-je tort?

Du coup qu'il a tiré, monsieur, mon âne est mort;
Il me le doit payer.

RAGOTIN.

L'ai-je fait par malice?

LA BAGUENAUDIÈRE.

Va songer au havage, on te fera justice.

* Tout ce récit est versifié d'après les chap. XIX et XX de la première partie du *Roman comique*. Voyez *Oeuvres de Scarron*, 1737, in-18, t. II, p. 206 à 218.

Allons tous au-devant des dames.

B. BOUVILLON

Les voici.

SCÈNE XI

M^{LES} LA CAVERNE, L'ÉTOILE; M^{ME} BOUVILLON, RAGOTIN, LA BAGUENAUDIÈRE.

MADemoiselle LA CAVERNE.

Ah! monsieur Ragotin, vous voilà, Dieu merci!
J'avais de votre chute une douleur interne.

RAGOTIN.

Je vous suis obligé, madame la Caverne.

MADemoiselle L'ÉTOILE.

Avez-vous pu tomber ainsi sans vous blesser?

RAGOTIN.

Je ne sais, je n'ai pas eu le temps d'y penser,
Charmante Étoile; il faut, avant que je l'assure,
Y tâter. Grâce au ciel, ma tête est sans fêlure,
Les ressorts de mes bras ne sont point fracassés,
Mes jambes et mes pieds se trémoussent assez,
Hem, hem, l'individu fait encor son office,
Et... tout se porte bien, fort à votre service.

MADAME BOUVILLON.

Je n'en dis pas de même, et votre bras trop prompt
M'a donné de la porte un rude coup au front.

RAGOTIN.

Excusez-en, madame, une frayeur mortelle.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Allons tous au jardin; donnez-moi la main, belle.

RAGOTIN.

Souffrez que cette main, pour réparer l'affront
De vous avoir tantôt fait un beignet au front,
Aide à la promenade à soutenir la vôtre.
Madame la Caverne, approchez, voici l'autre.
Tels jadis les géants, plus grands que moi de corps,
Sous les monts qu'ils traînaient ensevelis...

SCÈNE XII.

M^{ME} BOUVILLON, LA CAVERNE, RAGOTIN,

TROIS PORTEURS chargés de coffres.

PREMIER PORTEUR.

Hors, hors!

RAGOTIN.

Cet homme sous ce faix de la porte s'empare;
Laissons-le là, passons de l'autre.

SECOND PORTEUR.

Gare, gare!

RAGOTIN.

Ces gens ont entrepris de nous embarrasser;
Allons.

TROISIÈME PORTEUR.

Rangez-vous vite, et me laissez passer.

RAGOTIN.

Encor! quel embarras! tous les coffres de France
Se sont ici donné rendez-vous, que je pense.

PREMIER PORTEUR.

Otez-vous.

SECOND PORTEUR.

Hors d'ici.

MADAME BOUVILLON.

Quittez-moi.

RAGOTIN.

Je sais bien

L'honneur qui...

TROISIÈME PORTEUR.

Boutons bas.

RAGOTIN.

Diable! n'en faites rien.

PREMIER PORTEUR.

Je n'en puis plus.

SECOND PORTEUR.

Ni moi.

TROISIÈME PORTEUR.

Sous ce faix je succombe.

(Tous trois se déchargeant.)

Hors de là.

MADAME BOUVILLON.

Ah!

LA CAVERNE.

Ah!

RAGOTIN.

Ah! c'est sur moi que tout tombe.

La chute du cheval m'a causé moins d'effroi;

Ah! Ragotin, ce jour n'est pas heureux pour toi.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

BLAISE BOUVILLON, LA RANCUNE.

B. BOUVILLON.

Mon cher la Rancune, oui, je vous trouve admirable;
Touchez-là, vous venez de souper comme un diable;
J'ai pris tant de plaisir en vous voyant manger
Qu'avec vous d'amitié je me veux engager:
Embrassons-nous encor. Pour vous faire un peu rire,
Apprenez un secret... c'est... n'allez pas le dire.

LA RANCUNE.

Oh!

B. BOUVILLON.

Tenez ce flambeau, Vous voyez ce paquet,

Qu'est-ce?

LA RANCUNE.
C'est un pétard.

B. BOUVILLON.
Oui, mais point de caquet.

LA RANCUNE.
Oh!

B. BOUVILLON.
Venez m'éclairer. Motus au moins, pour cause.

LA RANCUNE.
Oh!

B. BOUVILLON.
(Il cloue le pétard à la porte d'Isabelle.)
Le voilà cloué, Dieu merci ! bouche close.

LA RANCUNE.
Oh!

B. BOUVILLON.
Vous ne savez pas pourquoi je le mets là ?

LA RANCUNE.
Non.

B. BOUVILLON.
Apprenez-le; au moins ne dites pas cela.

LA RANCUNE.
Oh!

B. BOUVILLON.
Vous venez de voir ma maîtresse Isabelle.

LA RANCUNE.
Oui.

B. BOUVILLON.
Dites-moi, comment la trouvez-vous ? hem !

LA RANCUNE.
Belle.

B. BOUVILLON.
Demain un lacs d'hymen me donnera sa foi.

LA RANCUNE.
Peste !

B. BOUVILLON.
A prendre sans vert nous jouons elle et moi :
D'avoir perdu deux fois j'ai déjà l'infortune ;
Mais avec ce pétard je veux qu'elle en perde une.

LA RANCUNE.
Comment ?

B. BOUVILLON.
Sur le minuit j'y viens mettre le feu.
Isabelle, à ce bruit, oubliant notre jeu,
Sortira sans son vert, j'en suis sûr ; sa surprise
Fera que pour ce coup elle se verra prise.
Le tour n'est-il pas drôle et bien trouvé ?

LA RANCUNE.
Fort bien.

B. BOUVILLON.
Adieu, je sors sans faire aucun semblant de rien.
Chut.

LA RANCUNE.
Oh!

SCÈNE II.

LA RANCUNE.

Qu'un campagnard est fat ! Son Isabelle
Plait au jeune Destin, je le crois aimé d'elle.
J'admire en vérité les femmes d'aujourd'hui ;
J'en vois peu qui ne soient quasi folles de lui.
Du temps que je jouais les premiers personnages,
Il n'aurait pas été propre à jouer les pages ;
Parce qu'il est bien fait, jeune, et brillant d'appas,
De toute l'assemblée il a les brouhahas.
Je l'ai toujours haï, car il a du mérite.
On vient ; c'est Isabelle et lui : cachons-nous vite.

SCÈNE III.

LE DESTIN ; ISABELLE, un flambeau à la main.

LE DESTIN.

Sortez de votre chambre, et venez en ces lieux ;
De peur d'une surprise ici nous serons mieux ;
Au moindre bruit rendant la lumière inutile,
Voilà votre retraite, et voici mon asile.
Apprenez le sujet qui m'amène, en deux mots.
Ce soir, après minuit, lorsque par ses pavots
Le sommeil en ces lieux répandra le silence,
Je reviendrai vous prendre, et faisant diligence,
Nous gagnerons la porte, où mon valet m'attend,
Et... Qu'avez-vous encor ? ce dessein vous surprend ?

ISABELLE.

Je ne le cèle point, sur ce fatal voyage
Madame Bouvillon me donne de l'ombrage ;
Elle vous aime.

LE DESTIN.

Eh bien ! craignez-vous son amour ?

ISABELLE.

Une femme à son âge, et la nuit et le jour
Curieuse, et sans cesse attachée à sa suite,
D'un amant qu'elle adore observe la conduite.
Pour trouver un temps propre à nous favoriser,
N'avez-vous point quelqu'un qui puisse l'amuser ?

LE DESTIN.

Qui ?

ISABELLE.

La Rancune est homme à vous rendre service.

LE DESTIN.

Vous le connaissez mal, il a plus de malice
Qu'un vieux singe ; envieux, contredisant, menteur,
Et qui s'eborgnerait du meilleur de son cœur
Pour faire perdre un œil à son voisin ; faux frère,
Médisant...

LA RANCUNE, de l'endroit où il est caché.

Hem ! hem !

ISABELLE éteint la lumière et fuit, et le Destin
se jette dans la caisse.

Vite, éteignons la lumière.

LA RANCUNE.

Le drôle n'ébauchait pas trop mal mon portrait ;
Un pinceau satirique en peignait chaque trait ;
Il était en humeur de se donner carrière,
Et m'allait achever de la belle manière,
Si je n'avais toussé sortant de mon étui :
Je ne me croyais pas si bien connu de lui ;
Mais sa furtive ardeur, par moi mise en lumière,
Pourra... Que veut monsieur de la Baguenaudière ?

SCÈNE IV.

LA BAGUENAUDIÈRE, LA RANCUNE.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Ah ! bonsoir, la Rancune.

LA RANCUNE.

Ah ! monsieur, serviteur.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Vous êtes, sur mon âme, un admirable acteur.

LA RANCUNE.

Monsieur...

LA BAGUENAUDIÈRE.

Que dites-vous de mon habit de chasse ?

LA RANCUNE.

Qu'il est beau pour jouer un baron de la Crasse.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Je-vous en fais présent.

LA RANCUNE.

Monsieur, en vérité,

Ce surprenant excès de générosité
Mérite...

LA BAGUENAUDIÈRE.

Par ma foi ! vos femmes sont fort belles.

LA RANCUNE.

Ah ! monsieur, vous avez trop de bontés pour elles.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Heureux qui peut sauver son cœur de leurs appas !
Ils blessent jusqu'à l'âme.

LA RANCUNE.

Oui ; mais on n'en meurt pas.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Pour moi voudrais-tu bien en apprivoiser une ?

Si tu réussissais, je ferais ta fortune.

LA RANCUNE.

Mettre un homme d'honneur à des emplois si bas,
C'est choquer sa pudeur ; mais que ne fait-on pas
Pour des gens comme vous ? Je déchire le voile
De la mienne : quelle est cette beauté ?

LA BAGUENAUDIÈRE.

L'Étoile.

Elle a mis dans mon cœur certain trouble intestin.

LA RANCUNE, bas.

J'entends. Voici de quoi me venger du Destin.

LA BAGUENAUDIÈRE.

La farouche vertu dont le ciel l'a pourvue
Me fait appréhender une fâcheuse issue :
Quand je lui peins le feu dont mon cœur se nourrit,
Ou l'ingrate me quitte, ou la friponne rit.
Ne saurait-on toucher ce miracle des belles ?

LA RANCUNE.

Vous n'êtes pas de mine à faire des cruelles :
Pour voir selon vos vœux réussir vos desseins,
Vous ne pouviez tomber en de meilleures mains.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Est-ce que...

LA RANCUNE.

Parlons bas. Ce soir, dans cette place,
Par mes soins vous pourrez vous trouver face à face.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Ce soir je...

LA RANCUNE.

Parlez bas, dis-je. Oui, ce soir, sans bruit
Dans ce lieu trouvez-vous environ à minuit :
Elle y viendra sans faute.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Ami, que je t'embrasse !

LA RANCUNE.

De peur de quelque obstacle, il faut que je vous chasse ;
Sortez.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Jusqu'à tantôt.

LA RANCUNE.

Je vous réponds de tout.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Cet habit est pour toi ; fais-m'en venir à bout.

LA RANCUNE.

Sortez.

LA RANCUNE.

SCÈNE V.

LA RANCUNE.

De me venger j'ai trouvé la manière.
A minuit, ce monsieur de la Baguenaudière,
Croyant trouver l'Étoile, en ces lieux se rendra ;
Mais, au lieu de trouver sa belle, il surprendra
Le Destin séduisant sa fille. A ce spectacle...
Mais qu'entends-je ?

SCÈNE VI.

LE DESTIN, ISABELLE, LA RANCUNE.

LE DESTIN, sortant de la caisse.

A sortir je n'entends plus d'obstacle.

ISABELLE, sortant de la chambre.

Voyons si le Destin est encore en ces lieux.

LA RANCUNE.

Voici nos deux amants, cachons-nous à leurs yeux.

LE DESTIN, à Isabelle.
Est-ce vous ?

ISABELLE.

Oui.

LE DESTIN.
(Ragotin chante derrière le théâtre, et vient avec de la lumière.)

Mon cœur...

ISABELLE, s'enfuyant.

Quelqu'un vient, je vous laisse.

LE DESTIN, se remettant dans la caisse.
Oh ciel ! encor.

LA RANCUNE.

Le drôle est caché dans la caisse.

SCÈNE VII.

RAGOTIN, LA RANCUNE.

RAGOTIN.

Bonnassère. Ayant su que nous couchions nous deux, J'ai fait provision d'un Saint-Laurent fumeux, Pour agréablement achever la journée.

LA RANCUNE.

Ce bachique dessein part d'une âme enivrée.

RAGOTIN.

Avocat plus couvert qu'un jambon de lauriers, J'ai toujours dans le vin conçu mes plaidoyers ; Du Cuisinier français juridique interprète, On me trouve au barreau bien moins qu'à la buvette. Dans notre chambre allons humer ce piot-ci.

LA RANCUNE.

Nous sommes pour cela tout aussi bien ici ; Employons cette caisse à nous servir de table. Le Destin va tout vif engrager comme un diable.

RAGOTIN, buvant.

Au plus illustre acteur que l'on voit en ces lieux !

LA RANCUNE, buvant.

Au plus grand avocat qui soit devant mes yeux !

RAGOTIN.

Pour un homme meublé d'une âme non commune, J'ai toujours regardé le savant la Rancune : A son génie !

LA RANCUNE, buvant à son tour, de même.

En homme au dernier point lettré,

Ragotin s'est toujours à mes regards montré :

A sa science !

RAGOTIN.

Ami, trêve d'apothéose.

LA RANCUNE.

Ah ! monsieur, entre nous, sans louanges, pour cause.

RAGOTIN.

Ma pudeur à t'ouïr souffre terriblement.

LA RANCUNE.

Et la mienne rougit...

RAGOTIN.

Buvons sans compliment.

Pour t'immortaliser dans un renom extrême, De tes rares vertus je veux faire un poème.

LA RANCUNE.

Quoi ! le grand Ragotin, l'ornement d'ici-bas, Est poète !

RAGOTIN.

Et pourquoi ne le serais-je pas ?

Apollon a passé mon esprit sur la meule :

Du poète Garnier ma mère était filleule,

Et tel que tu me vois j'ai son écritoire.

LA RANCUNE.

Oui,

C'est pour être poète, et poète accompli.

N'auriez-vous point pour nous fait une tragédie ?

RAGOTIN.

Oui ; mais je veux de plus, outre ma poésie,

Être comédien.

LA RANCUNE.

Être comédien ?

RAGOTIN.

Oui.

LA RANCUNE.

Que d'honneur pour nous ! que d'éclat ! que de bien ?

Pour voir cet air chez nous en foule on va se rendre.

RAGOTIN.

J'ai du majestueux, du fier, du doux, du tendre,

Du galant.

LA RANCUNE.

Eh ! morbleu ! soyez comédien.

Près de vous désormais nous ne serons plus rien.

Ma joie à ce dessein est si peu retenue

Que j'en vais boire à vous rasade, et tête nue.

RAGOTIN.

Je vais jeter en sable à toi ce petit coup,

Avec rubis sur l'ongle, et la bravoure au bout.

LA RANCUNE.

Quoi ! vous savez aussi de ces galanteries !

RAGOTIN.

Entre nous, ce ne sont que des badineries.

LA RANCUNE.

Comment ! c'est le bon goût ; c'est pour marcher du pair

Avec les grands acteurs. Grondez-vous point un air ?

RAGOTIN.

Bon ! est-il une voix que la mienne ne morgue ?

Je te l'aurais fait voir quand j'accompagnais l'orgue,

Si notre sérénade et nos musiciens

N'avaient été troublés par quinze ou seize chiens,

Qui suivaient à l'envi, marchant de compagnie,

Une chienne coquette et de mauvaise vie,

Qui, pour le bien public, désirait travailler

A croître son espèce et la multiplier !

⁴ Voyez le *Roman comique*, première partie, chap. xv, t. II, p. 475 des *Œuvres de Scarron*, édit. 1757, in-18.

Comme on voit rarement, quand l'amour les assemble, Un nombre de rivaux être d'accord ensemble, Ceux-ci, dans leurs désirs, amants immodérés, Après s'être grondés, houspillés, déchirés, Renversèrent sur nous, dans leur brute manie, Orgue, table, tréteaux, et toute l'harmonie, Chacun, pour s'en sauver, fuyant de son côté, Tant que notre concert en fut déconcerté.

LA RANCUNE.

Quel dommage ! A propos de cette sérénade, Personne n'est ici que nous deux, camarade ; L'assemblage d'un orgue et d'un musicien Comme vous, tout cela ne se fait pas pour rien. Ne mentez point ; c'était pour quelque demoiselle De notre compagnie.

RAGOTIN.

Oui, tu l'as dit.

LA RANCUNE.

Laquelle ?

RAGOTIN.

Je n'en sais rien.

LA RANCUNE.

Ni moi.

RAGOTIN.

C'est sans comparaison

La plus belle.

LA RANCUNE.

Et qui ?

RAGOTIN.

C'est... c'est...

LA RANCUNE.

Vous avez raison ;

C'est une belle fille.

RAGOTIN.

Est-il pas vrai ?

LA RANCUNE.

L'Étoile.

RAGOTIN.

L'Étoile, oui, oui, l'Étoile ; à ses regards la moelle

Bout dans mes os, ainsi qu'un feu bien apprêté

Fait bouillir un bouillon... tout comme... A sa santé !

Au moins il est cassé : rends-lui ce témoignage

Que ce verre cassé pour elle est mon ouvrage.

LA RANCUNE.

Touchez là ; je vous veux servir dans votre amour,

Et vous verrez... Buvons ; demain il sera jour.

RAGOTIN.

Ainsi soit-il. Ami, que sens-je ici ? La caisse

De moment en moment sous mon corps hausse et baisse ;

Que vent dire cela ? je lui résiste en vain ;

Haye, prends garde à moi : prends garde, Ragotin,

Tu vas tomber : adieu la bouteille et le verre.

LA RANCUNE.

Qui vous a donc fait choir ?

RAGOTIN.

Un tremblement de terre,

Assurément.

LA RANCUNE.

Bon ! bon !

RAGOTIN.

C'en est un, par ma foi !

Car je sens que tout tourne.

LA RANCUNE.

Appuyez-vous sur moi.

SCÈNE VIII.

LE DESTIN, sortant de la caisse.

Si je n'avais contre eux trouvé cette machine,

Ici jusques au jour ils eussent pris racine.

Tout est calme ; allons prendre Isabelle ; il est tard.

(Il frappe à la porte d'Isabelle.)

SCÈNE IX.

B. BOUVILLON, LE DESTIN, ISABELLE.

B. BOUVILLON.

Allons mettre le feu promptement au pétard.

LE DESTIN.

Il est temps de partir ; venez, belle Isabelle.

ISABELLE.

N'aurons-nous point encor d'aventure nouvelle ?

LE DESTIN.

Non.

ISABELLE, entendant tirer le pétard.

Qu'entends-je ?

LE DESTIN.

D'où part ce grand bruit ?

ISABELLE.

Il me perd.

Où fuir ? je ne vois rien ; ciel !

B. BOUVILLON, ouvrant sa lanterne sourde.

Je vous prends sans vert.

En avez-vous ? montrez, ou j'ai gagné, je jure.

LE DESTIN.

Qu'est-ce ?

B. BOUVILLON.

A prendre sans vert nous avons fait gageure :

Elle a perdu.

ISABELLE.

Mon cœur ne reviendra jamais

De la peur qu'il m'a faite ici. Que je vous hais !

B. BOUVILLON.

C'est à cause qu'elle a perdu ; le tour est drôle.

Mais que faisiez-vous là ?

LE DESTIN.

Je repassais un rôle.

B. BOUVILLON.

Comment ? si tard !

LE DESTIN.

La nuit, dans le silence, au frais,
L'esprit ayant du jour dissipé les objets,
Conçoit plus librement.

B. BOUVILLON.

Achievez votre affaire
Sans obstacle ; bonsoir.

LE DESTIN.

C'est ce que je vais faire.

B. BOUVILLON.

Enfin, vous me devez...

ISABELLE.

Je vais en bonne foi
Songer à vous payer de ce que je vous doi.

B. BOUVILLON.

Nous le verrons : adieu.

SCÈNE X.

LE DESTIN, ISABELLE.

LE DESTIN.

L'impertinent ! au diable !

ISABELLE.

Que j'ai tremblé !

LE DESTIN.

De peur d'un contre-temps semblable,
Ne nous amusons point en discours superflus.

SCÈNE XI.

LA BAGUENAUDIÈRE, LE DESTIN,
ISABELLE, RAGOTIN.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Cherchons l'Étoile.

RAGOTIN, derrière le théâtre.

A l'aide ! à moi ! je n'en puis plus.

ISABELLE.

Qu'entends-je ?

LE DESTIN.

Qu'est-ce encor ?

LA BAGUENAUDIÈRE.

Laquais ! de la lumière.

Qui crie ainsi ?

(On apporte de la lumière.)

ISABELLE.

Que vois-je ? où suis-je ? c'est mon père !

RAGOTIN, de même.

Au secours, au secours !

LA BAGUENAUDIÈRE.

D'où vient donc cette voix ?

ISABELLE.

Elle s'est fait entendre à moi cinq ou six fois,
Mon père, et je sortais pour en savoir la cause.

LE DESTIN.

Ce qui m'amène ici, moi, c'est la même chose.

RAGOTIN, encore.

Je me meurs ! je suis mort !

LA BAGUENAUDIÈRE.

Quel esprit dévoyé

Peut crier... Mais que vois-je ?

RAGOTIN, en chemise.

Ah ! ah ! je suis noyé.

LA BAGUENAUDIÈRE.

D'où naissent vos clameurs ? quelle est votre infortune ?

De quoi vous plaignez-vous ? de qui ?

RAGOTIN.

De la Rancune.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Quoi ?

RAGOTIN.

Nous étions couchés dans un bouge ici près ;

Le lit, qu'apparemment on avait fait exprès,

Était, comme le bouge, étroit et sans ruelle.

M'ayant laissé le soin d'éteindre la chandelle,

La Rancune au milieu s'est couché le premier ;

Je me suis doucement mis au bord le dernier.

J'entonnais, en ronflant, déjà mon premier somme,

Alors que, d'une voix douloureuse, mon homme,

M'a tiré par le bras, et s'est plaint, en criant,

D'une difficulté d'uriner, me priant

De lui donner le pot de chambre. A sa prière

Je l'ai fait. Après s'être en vain une heure entière

Efforcé, plaint, crié, juré comme un perdu,

Sans avoir uriné goutte, il me l'a rendu.

Moi qui porte un bon cœur que le mal d'autrui touche :

« Je vous plains, » ai-je dit alors, ouvrant la bouche

Aussi grande qu'un four, à forcé de bâiller ;

Puis je me suis remis plus fort à sommeiller.

Dans ce somme profond la matineuse aurore

M'aurait trouvé gisant, si le perfide encore

Ne m'avait réveillé, me tirant par le bras,

Pour me redemander, avec de grands hélas,

Une seconde fois ce maudit pot du diable.

Une seconde fois ma pitié charitable

L'a mis entre ses mains : pestant, mordant ses doigts,

N'ayant rien fait non plus que la première fois,

Il me l'a redonné, me priant, hors d'haleine,

De ne plus me donner une semblable peine ;

Qu'elle n'était pas juste, et qu'il la prendrait bien :

Et moi, qui n'aime pas de contredire à rien,

J'ai dit qu'à ses desirs il pouvait satisfaire.

Ayant remis le pot à sa place ordinaire,

J'aurais gagé, sentant le sommeil me saisir,

Qu'autant qu'une marmotte on m'allait voir dormir.

Le maudit la Rancune, homme sans conscience,

N'avait pas jusqu'au bout lassé ma patience :

Pour reprendre le pot, lui-même ayant porté

Tout son corps hors du lit, de force il m'a planté

Un coude dans le creux de l'estomac, terrible.

M'éveillant en sursaut à cette masse horrible :

« Morbleu ! me suis-je alors écrié, je suis mort. —

« Je vous demande excuse, a-t-il dit, et j'ai tort ;

« Mais de peur d'interrompre, en ma douleur extrême,

« Votre sommeil encor, j'ai pris le pot moi-même. —

« Malepeste, ai-je dit, m'étonner, m'accabler,

« M'enfondrer l'estomac, n'est-ce pas le troubler ? »

Mais lui, sans m'écouter, ni craindre ma colère,

Rendait à la nature un tribut ordinaire.

Je l'en félicitais de mon mieux, quand le sot

Voulant le mettre à terre, a répandu le pot

Plein jusqu'au bord sur moi, me noyant la poitrine,

La barbe, et tout le corps, d'un océan d'urine.

Portant bien loin du lit mes pas précipités,

Je cours, je vais, je viens, tout couvert de... sentez !

LA BAGUENAUDIÈRE.

Eh bien ! pour vous sécher, allez dans la cuisine :

Vous, ma fille, rentrez ; je vois à votre mine

Que vous voulez dormir : de votre appartement

Je vais prendre la clef.

LE DESTIN.

Moi, je vais promptement

Coucher. O ciel !

LA BAGUENAUDIÈRE.

En vain j'ai cru trouver ma belle ;

Ce bruit l'a retenue : allons au-devant d'elle.

RAGOTIN.

Eh bien ! es-tu content, Sort ? suis-je assez berné ?

Malheureux Ragotin, sous quel astre es-tu né !

Amour, sous ton pouvoir mon cœur est à la laisse ;

Mais cette nuit cherchons un lit dans cette caisse.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE DESTIN, L'ÉTOILE.

LE DESTIN.

Ma sœur, pour mon dessein ne craignez nullement ;

Isabelle est d'accord de cet enlèvement.

Pour notre hymen prochain ma parole est donnée ;

Son cœur à mes serments soumet sa destinée ;

Et déjà loin d'ici nous nous verrions tous deux

A l'abri des censeurs, au comble de nos vœux,

Si le sort, dont ma flamme attendait des miracles,

N'avait depuis fait naître obstacles sur obstacles.

Sa puissance aujourd'hui ne le peut différer :

Tout est bien concerté, je le puis assurer.

* Tout ceci est versifié d'après le chapitre VI de la première

partie du *Roman comique*, t. II, p. 24-51 des *Œuvres de*

Scarron, édit. 1737, in-8°.

Ce qui me reste à faire est d'instruire Isabelle ;
Mais comme, en m'approchant si souvent auprès d'elle,
Mes desseins d'être sus pourraient courir hasard,
Rendez-vous-y pour moi, voyez-la de ma part :
Pour l'obliger à fuir dans cette conjoncture,
Donnez-lui ce billet, dont voici la lecture :

« L'incident qui nous sépara hier que nous étions
« seuls, et tout prêts de profiter de l'occasion, m'o-
« blige de vous prier que nous nous voyions encore
« aujourd'hui pour prendre d'autres mesures, et
« mieux assurer les commencements d'un bonheur
« qui doit durer toute notre vie. Trouvez un pré-
« texte pour ne point être à la répétition de la
« comédie de M. de la Baguenaudière : quoique je
« doive y représenter le principal personnage, on
« ne laissera pas sans moi de repasser. L'Olive, mon
« père, a appris mon rôle, et m'excusera sur une
« raison très-plausible. Je ne lui ai pourtant pas dit
« notre aventure ni notre but. Fiez-vous à ma dis-
« crétion, et ayez la bonté de m'attendre dans votre
« chambre.

« LE DESTIN. »

Parlez-lui, remettez ce billet en sa main,

Et...

SCÈNE II.

LE DESTIN, L'ÉTOILE, LA RANCUNE.

LA RANCUNE.

N'avez-vous point vu le petit Ragotin ?

En vain à le chercher mon âme est empressée.

En même lit couchés tous deux la nuit passée,

Étant incommodé, sans doute il s'est levé ;

Du moins à mon réveil je ne l'ai plus trouvé :

Seulement ses habits ont frappé ma visière.

Je le cherche, je cours depuis une heure entière ;

Et pour moi, dont l'âme est ronde comme un cerceau,

Le petit homme étant avocat et Manceau,

Je conclus, et la chose est assez vraisemblable,

Puisqu'il n'est point céans, qu'il faut qu'il soit au diable.

Ne l'avez-vous point vu ?

L'ÉTOILE.

Moi ? non.

LA RANCUNE.

Pour m'égayer,

Je viens de lui dresser un plat de mon métier :

J'ai tout présentement, pour lui donner la fièvre,

Rétréci ses habits. Le tour est assez mièvre.

LE DESTIN.

Il est digne de vous : adieu. Pour nos amours,

Ma sœur, allez trouver Isabelle.

L'ÉTOILE.

J'y cours.

(Elle laisse tomber sa lettre en s'en allant.)